

MOULLET VS SKORECKI

Un Ionesco de banlieue

Le film s'appelle 200 %. Il date de 2010, a été projeté dans divers festivals en 2011 et en 2012. Malheureusement, 200 % reste très difficile à trouver. Or voilà, un film qui mérite d'être vu. Et à défaut, qui mérite qu'on en parle.

PAR LUC MOULLET

Le parcours du film *200 %* est étrangement atypique: après un bref reportage banal et presque publicitaire sur le travail de l'industrie florale, et un cours appliqué de code de la route, nous arrivons au noyau du film, qui n'a rien à voir avec ce qui précède, et se déroule en milieu scolaire ainsi que dans les H.L.M. voisins du collège, situés en banlieue lyonnaise.

On croit donc avoir à faire à un reportage, ou à une reconstitution du vécu qui recourent un genre traditionnel du cinéma d'aujourd'hui, à mi-chemin entre les premiers films de Jean-Claude Brisseau comme *De bruit et de fureur* ou *La Vie comme ça et Entre les murs*.

Seulement voilà. On remarque une suite constante de fissures, de dérapages, présentés de manière furtive et feutrée: l'élève puni est enfermé dans un placard, bouche et pieds scotchés. L'assignation à une classe d'une future élève se fait à l'issue d'un troc très aléatoire. L'impétrant maghrébin en quête de travail ou en attente d'expulsion est admis auprès des instances officielles après avoir été menotté et affublé d'un numéro sur ses habits qui évoque Auschwitz. Il n'est pas maltraité pour autant: on le peigne pour qu'il soit plus présentable, « dans son intérêt ». Et ça continue comme ça jusqu'à la fin, avec des épisodes très divers qui révèlent une grande imagination. Chaque action qui peut sembler agressive ou insolite (notamment de la part des gens qui ont le pouvoir, policiers, agents municipaux ou de l'État, médecins, autorités scolaires, membres des commissions – et les commissions, ici, sont nombreuses et concurrentes) est compensée par un discours apaisant, lénifiant, bon enfant. Voilà qui rappelle un peu l'œuvre de



Coline Serreau. Nulle trace de ce côté pète-sec sempiternellement dénoncé par les nombreux documentaires sur ce sujet. Tout se passe en douceur. Le plus drôle, c'est quand une commission inutile rencontre une autre commission inutile, et que leurs membres sont contents de se retrouver. Nous sommes très loin de l'ambiance naturaliste, geignarde et revendicative indissolublement liée jusque-là aux films sur les banlieues. Il y a là du Ionesco, du Kafka, voire du Beckett.

La conséquence, c'est que le spectateur ne sait jamais où il est. Est-ce pur jeu intellectuel? Ou utopie? Sera-ce comme ça dans dix ans? Est-ce que ce n'est pas déjà comme ça? La réponse peut être différente pour chaque cas d'espèce. Ou mieux, il n'y a pas de réponse. Le spectateur garde donc l'esprit en ébullition. Et la situation incongrue de la première scène s'explique alors: tout peut arriver, même des épisodes hors-sujet. Un souffle de liberté très salutaire se répand sur l'ensemble du film. Le titre *200 %* que rien ne semble justifier ne correspondrait-il pas à une volonté de tout inclure, même l'incompréhensible? Ne serait-ce pas les 100 % de la réalité, plus les 100 % de réalité hypothétique, crainte, rêvée ou contradictoire?

On n'est pas loin de Lautréamont et de la fameuse rencontre du parapluie et de la machine à laver sur une table de dissection.

Lautréamont, Kafka, Ionesco, Beckett: beaucoup de références illustres pour ce nouveau film au coût de moins de dix mille euros, comme *Donoma*. C'est une orientation nouvelle et très fructueuse pour le cinéma français qui nous est offerte, loin des lieux communs, par les réalisateurs Olivier Bosson et Nicolas Boone. Bienvenue chez ce Boone-là.

Comment faire des films prétentieux

PAR LOUIS SKORECKI

Brisseau, Ionesco, Auschwitz, Kafka, vous y allez fort, ce mois-ci, Moullet. Faut dire que vous aimez encore le cinéma d'amour alors que je l'aime encore moins que les pauvres gens qui le fréquentent encore dans le noir, au risque de ruiner le peu de poésie qu'ils ont dans le cœur. Comme je n'aime parler que de moi (un point commun entre nous, n'est-ce pas), je vous avoue que le film que je vais tourner en août, *Skorecki devient producteur*, ne se réclame plus modestement que de Beckett, roi de la ré-

plique minimale enrouée, ivre de méchanceté et de bêtise mêlées, dont je m'inspire ouvertement et immodestement dans *SDP*. Ce film sera-t-il meilleur que votre *200 %*? À vrai dire, je m'en fous. Je préfère de loin faire des films irrégulièrement, disons tous les cinq ou sept ans, à vue de nez, qui ne rêvent que d'une seule chose: sortir, dans tous les sens du mot, des lieux communs...

Sortir des cinémas (celui-là est pour le club Canal+ du plus généreux des producteurs

de télévision, l'élégant Bruno Deloye), sortir des jolies images trop bien cadrées et des jolis sons, fussent-ils signés Carax ou Godard, sortir du triste naturalisme documentaire des années 2020, sortir enfin et surtout de cette sale technique d'acteur, sortir de ce pialato-cassaverisme d'aujourd'hui qui ruine la santé des comédiens en même temps que celle des rares spectateurs qui s'y risquent encore. Tiens, on dirait du Moullet, on dirait un Manifeste, un Dogme même. Et pourquoi pas?